NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 8 1948

Les Exercices et la Renaissance

Adrien MATIVA (s.j.)

p. 991 - 1008

https://www.nrt.be/fr/articles/les-exercices-et-la-renaissance-2819

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES EXERCICES ET LA RENAISSANCE

Saint Ignace de Loyola n'était pas un humaniste. Avant sa conversion, gentilhomme et soldat, il se délectait dans la lecture des romans de chevalerie et il avait composé quelques petits poèmes dont nous n'avons pas conservé le texte. Mais il n'entreprit l'étude du latin et de la grammaire qu'après sa conversion, à l'âge de trente-trois ans. Ce n'était pas pour elles-mêmes qu'il avait abordé les humanités, mais pour se préparer à l'étude de la philosophie et de la théologie. Douze années d'un labeur très ardu donnèrent à cet étudiant, qui n'était plus un jeune homme, une science solide. Dans la suite le ministère apostolique et surtout l'organisation et l'administration de la Compagnie de Jésus lui refusèrent désormais tout loisir pour le travail scientifique et littéraire. Mais il a vécu entre 1491 et 1556, à l'époque du plein épanouissement de la Renaissance et, avant sa conversion, il a séjourné en Espagne à la cour des rois catholiques ; après sa conversion il a fréquenté l'Université d'Alcala, surtout pendant sept ans l'Université de Paris ; enfin il a vécu les dix-huit dernières années de sa vie à Rome, la capitale du catholicisme et la ville antique et latine par excellence. A cette époque triomphait la Renaissance, dont l'esprit, ardent et subtil, se répandait dans tous les milieux et saint Ignace, qu'il le voulût ou non, ne pouvait pas ne pas respirer cet esprit nouveau et, plus ou moins, se laisser guider par lui.

Nous voudrions déterminer dans quelle mesure la Renaissance apparaît dans l'œuvre maîtresse d'Ignace, dans les Exercices Spirituels, et dans quelle mesure y subsiste l'esprit de la civilisation antérieure, l'âme du moyen âge.

*
* *

La Renaissance est un mouvement général de civilisation, le plus considérable qui se soit produit en Europe occidentale depuis l'avènement du christianisme. C'est une formidable lame de fond qui, au XV[e] et au XVI[e] siècles, a soulevé et transformé l'activité humaine dans toutes ses manifestations, surtout dans le domaine esthétique et scientifique. Une définition risque de trahir un phénomène aussi complexe, qui, par ailleurs, a beaucoup varié selon les temps et les lieux. Toutefois, quand on s'efforce de découvrir la quintessence des choses, la toute première racine des actions et des paroles qui se réclament de la Renaissance, l'esprit rencontre une tendance fondamentale et perpétuelle qui anime et qui explique tout le reste : c'est l'humanisme. Le mot n'existe pas encore au XV[e] ni même au

XVI^e siècle, mais la réalité est présente et agissante partout où il y a un adepte de la Renaissance.

La Renaissance, c'est la seconde naissance, la résurrection de la civilisation gréco-latine. Celle-ci, aux origines du moyen âge, avait été frappée à mort par les invasions des Barbares et, jusqu'à la Renaissance, il n'en subsista plus que des ruines et des souvenirs très fragmentaires et, souvent, très inexacts. On continua néanmoins à considérer cette civilisation comme la plus magnifique qui fût jamais et, plusieurs fois, les efforts qui furent faits pour retrouver son vrai visage furent couronnés d'un certain succès. Mais enfin seulement au XV^e siècle en Italie, au XVI^e siècle dans les autres pays de l'Europe occidentale, Rome et la Grèce furent retrouvées dans toute leur vérité et dans toute leur splendeur. Entraînés par un enthousiasme dont la violence naïve, aujourd'hui, nous étonne, les Européens voulurent faire renaître l'Antiquité et ils s'efforcèrent de penser, de parler, de vivre comme on faisait jadis autour de l'Acropole et du Forum.

Ce délire dans l'admiration et dans l'imitation avait sa source première et son stimulant principal dans l'humanisme, c'est-à-dire dans l'ardent désir, qui animait les humanistes, de perfectionner, en chacun d'eux et toujours davantage, leur humanité. Toujours davantage ils voulaient devenir des hommes véritables, doués des plus belles qualités humaines. Ils voulaient avoir un corps robuste, harmonieux, souple, beau. Ils voulaient surtout acquérir un esprit vigoureux et savant, une volonté maîtresse d'elle-même, ils voulaient exceller dans l'art de penser, de parler, d'écrire, de peindre, de sculpter, de bâtir, de gouverner, ils voulaient exceller dans tous les domaines et, pour y réussir, ils se tournaient vers les Grecs et les Romains. Avec une ferveur passionnée ils tâchaient de surprendre les procédés dont ces grands maîtres s'étaient servis pour devenir des hommes parfaits. Car, si, parfois, un certain racisme et un certain nationalisme stimulèrent le zèle des Italiens pour la Rome antique, la raison profonde qui alimenta le culte fanatique des humanistes pour les Grecs et les Romains, c'est qu'ils découvrirent en ceux-ci des « hommes parfaits », dont la perfection humaine leur paraissait transcendante et n'avait jamais été atteinte par aucun autre peuple. « Ces Grecs et ces Romains, disaient-ils, sont des hommes comme nous ; mais ils ont si bien développé toute leur humanité qu'ils sont devenus comme des dieux. Nous aussi, devenons des dieux, devenons des hommes supérieurs, des hommes parfaits. » La découverte des chefs-d'œuvre des Anciens avait rendu à l'homme moderne la fierté d'être un homme et l'espoir et le désir d'être toujours davantage un homme dans la grandeur et dans la beauté.

De cet « humanisme », la source première était la découverte des chefs-d'œuvre des Anciens ; mais tous les humanistes, et surtout tous

leurs disciples, n'avaient pas la même connaissance de l'Antiquité. Plusieurs même n'en avaient qu'une idée très imparfaite ; mais tous étaient gagnés par la contagion universelle qui entraînait alors l'Europe occidentale à la recherche d'un type humain toujours plus perfectionné. Bien compris et pratiqué dans toute son étendue et sa vérité, cet humanisme n'était pas en opposition avec les principes de la religion chrétienne. Celle-ci, essentiellement optimiste, nous montre un Dieu infiniment bon et infiniment sage et c'est Lui qui a déposé dans le cœur de sa créature privilégiée ce désir incompressible de progrès universel et continuel. Néanmoins, en fait, quand on étudie la Renaissance, on hésite à prononcer que ce mouvement fût dans son ensemble plus favorable que nuisible à la religion et aux bonnes mœurs. Beaucoup d'humanistes revinrent aux pires aberrations du paganisme et, à certains moments et dans plusieurs pays, ces paganisants jouirent d'une influence plus profonde et plus étendue que les humanistes chrétiens. Dans un tel domaine les statistiques rigoureuses et les conclusions indiscutables sont impossibles.

Pour en revenir aux Exercices de S. Ignace, ils ne formulent jamais la condamnation formelle de l'humanisme, jamais non plus ils n'en font l'apologie. Ils paraissent l'ignorer ; leur quintessence n'est pas celle de l'humanisme, car ils ne sont pas, comme celui-ci, anthropocentriques, et leur dessein premier et perpétuel n'est pas de développer au maximum les virtualités de la nature humaine. Le saint, façonné par les Exercices, ne ressemblerait pas au « saint moderne », au « saint d'aujourd'hui », tel, du moins, qu'aujourd'hui beaucoup le conçoivent et le désirent. « Celui-ci, fort de la grâce du Christ, comprend le monde, vit au milieu des hommes et s'efforce de développer au maximum ses virtualités pour le bien de la communauté humaine. Rendre au maximum sur tous les plans, tel est le but » (1). Les Exercices apprennent à servir Dieu et, pour encourager l'homme au service de Dieu, ils ne signalent pas à l'homme tous les avantages que peut lui procurer le service de Dieu, si ce n'est le salut éternel et la fécondité du zèle apostolique. Mais les Exercices ne fournissent pas à l'homme les moyens ni le désir de développer la vigueur et l'harmonie du corps, d'acquérir la science, de devenir un artiste, un orateur, un écrivain.

Très dissemblable du surhomme paganisant de la Renaissance, un type humain idéal avait été conçu par le moyen âge : le chevalier. C'est un homme de guerre, il aime la bataille et méprise les blessures et la mort ; mais il frappe au nom de Dieu, pour la chrétienté, pour la veuve et l'orphelin, pour la justice. Il a le culte du chef, surtout s'il est espagnol. Il est obsédé du désir de se signaler par l'exploit. Plutôt qu'à la gloire il tient à l'honneur. Surtout il redoute le déshon-

(1) E. Roche, *Epanouissement individuel et dépassement communautaire*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, 1948, p. 576.

neur. Roland, à Roncevaux, refuse de sonner du cor parce qu'il ne veut pas passer pour « couard » ; il ne veut pas que « male chanson soit dite de lui et de ses parents ».

Dans la contemplation du Règne du Christ, qui commence la Seconde Semaine et qui, de tous les Exercices, est l'un des plus importants et des plus caractéristiques, S. Ignace utilise l'idéal chevaleresque, mais par manière d'hypothèse et comme point de départ. D'ailleurs il a vite fait de corriger cet idéal, de le surnaturaliser, de le surélever et, en même temps, d'en faire une réalité précise, concrète, praticable. Ce que Cervantes, un siècle plus tard, va reprocher à don Quichotte et à tous les chevaliers errants de la littérature espagnole, ce n'est pas leur courage, ni leur désintéressement ; mais c'est leur habitude de vivre dans le rêve, d'ignorer le monde des réalités et de désirer trop souvent le fantastique.

S. Ignace, au contraire, est un réaliste et il impose à son retraitant la vue des réalités réelles du service du Roi Jésus-Christ : la souffrance, la pauvreté, l'humiliation. L'homme parfait, que dorénavant propose l'humanisme des Exercices, ce n'est même plus le chevalier qui part pour la croisade, mais c'est l'Enfant de la crèche de Bethléem, c'est le prédicateur du Sermon de la Montagne, c'est le Crucifié du Calvaire, c'est le Divin Ressuscité, c'est le plus beau des enfants des hommes, le plus parfait, celui qui est à la fois homme et Dieu.

L'exercitant, fidèle à tous les conseils des Exercices, n'en sortira pas animé de l'ardent désir de connaître les Grecs et les Romains. Disciple ou non des Anciens, il n'aura pas acquis ou développé la volonté passionnée de devenir un homme éminent par la science, par la culture artistique, par l'actuation de toutes les possibilités humaines. Mais, plus que jamais, par la connaissance, par l'admiration, par l'amour surtout, il sera devenu un véritable chrétien, c'est-à-dire un autre Christ.

*
* *

Néanmoins ce fervent serviteur de Dieu, transformé par les Exercices, n'aura pas manqué de subir, à travers les Exercices, quelque influence de la Renaissance et de son humanisme, S. Ignace lui-même n'ayant pas pu s'empêcher d'être un homme de son temps.

L'une des caractéristiques les plus apparentes des Exercices, c'est le souci constant de la méthode. S. Ignace ne veut pas que son retraitant s'enquière des exercices qu'il devra faire l'après-midi ou les jours suivants, mais qu'il s'absorbe tout entier dans l'exercice de l'heure présente ; lui-même, toutefois, sait très bien où il veut conduire son disciple et il a prévu et déterminé tous les chemins qu'il veut lui faire suivre. Il a combiné toutes les étapes, leur moment, leur longueur, leur manière. Dans ce programme minutieusement

élaboré, aucune contradiction, aucune répétition inutile, une progression continue, rigoureusement méthodique vers le but final, un chef-d'œuvre de composition. Or, ce souci de la composition parfaite, exceptionnel au moyen âge, apparaît et triomphe dans tous les chefs-d'œuvre des Anciens, et leurs disciples enthousiastes, les humanistes de la Renaissance, par le conseil et par l'exemple, ont exalté les mérites de l'ordonnance harmonieuse.

On a rapproché des Exercices le « Rosetum » de Manburnus, Jean de Bruxelles, et certains ont cru voir dans ce recueil de méditations, composé aux Pays-Bas à la fin du XV[e] siècle, la source principale, et comme la préfiguration, des Exercices du converti espagnol. Il est possible, mais il n'est pas démontré, que S. Ignace ait connu le Rosetum. Quoi qu'il en soit, entre le Rosetum et les Exercices, les différences sont plus nombreuses et plus notables que les ressemblances et, quant à l'art de la composition de l'ensemble et des parties, il est conscient et réel chez Manburnus, qui d'ailleurs fut intimement mêlé au mouvement de la Prérenaissance. Néanmoins le Bruxellois, assez souvent, n'évite pas les répétitions inutiles et les digressions ; il abuse de l'érudition et son œuvre tient plus d'une encyclopédie, assez disparate et encombrée, que d'un traité précis et méthodique. Au contraire, dans les « Exercices », tout le superflu est élagué ; chaque phrase, chaque mot, pour ainsi dire, a sa portée et conduit avec décision et clarté au but immédiat et au but final. Ici, non seulement la composition est sans le moindre défaut, mais elle est même poussée à ce point de perfection que les Anciens ont tant recommandé et qu'ils ont réalisé dans leurs plus hauts chefs-d'œuvre : la simplicité, comprise comme excluant toute espèce de complexité. Telles furent, par exemple, les tragédies grecques, où, par souci d'éviter toute complication, le nombre des personnages était réduit au minimum : quatre, trois, deux, parfois même un seul. Tels aussi les Exercices. Ils sont riches de substance et le dessein qu'ils poursuivent — conduire l'homme de l'abîme du péché jusqu'au sommet de la perfection — offrait toutes les tentations de la complexité et de la prolixité. Jamais S. Ignace n'y cède et lui-même observe parfaitement le conseil qu'il donne au directeur de la retraite : « Que ses déclarations soient brèves » ; sans jamais tomber dans la concision énigmatique, toujours clair, toujours instructif, souvent original, il reste toujours bref et simple et réduit au minimum le résumé des faits et l'exposé des doctrines.

Toutefois, si cette sobriété ignatienne s'accorde avec les procédés littéraires des Anciens mieux qu'avec la négligence médiévale, ce serait une erreur de l'attribuer, en ordre principal, à la diffusion de l'esprit de la Renaissance. S. Ignace n'en dit pas davantage, parce qu'il se ferait scrupule de ne pas laisser toute sa part à l'homme et toute sa part à Dieu. Car, d'abord, il veut que ce soit le retraitant

lui-même qui fasse la retraite et non pas un autre, par exemple Ignace ou n'importe quel directeur. C'est le retraitant qui doit chercher, lutter, prier, décider ; « rien ne vaut ce que le retraitant aura trouvé par lui-même ». L'auteur présente une méthode, mais c'est au retraitant à la pratiquer ; il présente des schèmes, mais c'est au retraitant à les développer. Également S. Ignace fait à Dieu toute sa part. Il veut que le directeur de la retraite « laisse le Créateur avec la créature et la créature avec son Créateur et Seigneur opérer immédiatement ». Les Exercices ne tendent qu'à permettre à l'exercitant de trouver Dieu et d'entendre sa voix. Aussi quand se fait percevoir le divin murmure, « il ne faut pas aller plus avant », mais se rassasier de la consolation présente aussi longtemps que Dieu la ménage et ne pas alors s'inquiéter de ne plus avoir le loisir de développer tous les points de la méditation.

*
* *

L'homme du moyen âge est souvent encore un grand enfant et, comme un grand enfant, il vit projeté hors de lui-même ; il ne se regarde pas vivre, il n'ausculte pas son âme et, par conséquent, il n'analyse pas non plus l'âme des autres. Dans la littérature médiévale, l'analyse psychologique est exceptionnelle et plutôt rudimentaire. Les Anciens, au contraire, sont des maîtres de l'analyse psychologique. Leurs moralistes répètent à satiété le « Γνῶθι σαυτον » et leurs écrivains, surtout les dramaturges et les historiens, ne cessent de sonder les profondeurs de l'âme pour y trouver les mobiles secrets des actions et des paroles. Disciples des Anciens, les humanistes de la Renaissance sont eux aussi férus d'analyse psychologique. Tel, le français Michel de Montaigne qui « se roulait en lui-même » pour mieux se connaître et, à travers lui-même, mieux connaître et définir les autres.

Lui aussi, S. Ignace a beaucoup réfléchi sur lui-même et sur les autres et tous les Exercices portent la marque de cette double réflexion. Avec une insistance que plusieurs ont jugée excessive, il recommande l'examen de conscience à son retraitant. Non seulement pendant la première Semaine celui-ci doit fouiller son âme et son passé, mais, jusqu'à la fin de la retraite, tous les jours, « il doit exiger de son âme la reddition de compte, heure par heure, au sujet des pensées, des paroles, des actions ». A cet examen général il doit joindre l'examen particulier qui vise la correction d'un défaut déterminé. Chaque fois qu'on s'aperçoit qu'on est retombé dans ce défaut, on doit, par un geste quelconque, manifester son repentir et, à l'occasion de l'examen général, il faut, dans un carnet, noter exactement le nombre des chutes, afin de pouvoir, jour par jour, mesurer le progrès, le recul ou le piétinement. Après chaque médi-

tation ou contemplation il faut faire la « réflexion », revenir sur cet exercice et sur soi-même et prendre conscience du zèle et de la manière avec lesquels on a procédé et du fruit que l'on a retiré.

Non seulement S. Ignace donne une importance primordiale à l'examen de soi-même mais ce psychologue, qui connaît si bien les autres parce qu'il se connaît très bien lui-même, met à profit sa connaissance du cœur humain tout au long des Exercices. Ceux-ci ne s'adressent pas à un homme abstrait, mais à l'homme réel, à ce mélange de grandeur et de misère, de faiblesse, de générosité et d'illusions. De cet être complexe, engagé dans le mouvement, tantôt banal, tantôt tragique, de la vie quotidienne, S. Ignace utilise le fort et le faible et, de degré en degré, tâche de le conduire jusqu'au sommet de la plus grande générosité.

*
* *

Au moyen âge l'individu se laissait volontiers absorber par la communauté. Au contraire la Renaissance a propagé le culte de l'individu. Par exemple, elle a proclamé qu'un artiste du pinceau, de l'ébauchoir ou de la plume ne compte pas s'il ne possède pas une personnalité originale, strictement individuelle, vigoureusement développée et nettement exprimée. Au regard des humanistes, l'homme supérieur, l'homme parfait doit être unique en son genre. Aussi voit-on dès lors, de plus en plus nombreux, les candidats au nom et à la réalité d'homme supérieur s'acharner à se découvrir une personnalité et à la débarrasser de toute limitation et de toute entrave. En elle-même cette attitude est défendable, mais les humanistes la poussent souvent jusqu'aux pires excès et mettent au-dessus de toute prescription morale les exigences de leur moi insatiable.

Un tel individualisme outrancier n'est pas le fait des Exercices. Toutefois ceux-ci accordent beaucoup à l'affirmation et à l'éducation de la personnalité individuelle et s'écartent ainsi, dans une bonne mesure, de l'attitude adoptée assez souvent au moyen âge. Pour bien faire sa retraite, le disciple des Exercices doit s'éloigner de ses parents et de ses amis et vivre et prier dans la plus grande solitude. On ne lui recommande pas de se retirer dans un monastère et d'y chercher le réconfort et le stimulant des exemples d'une fervente communauté. On ne lui suggère pas non plus d'avoir des compagnons de retraite, plus ou moins nombreux. Non, il est seul à seul avec Dieu. Il est vrai : quelqu'un le dirige et l'assiste, qui, au fur et à mesure, lui indique l'ordre et la matière des Exercices. Mais celui-ci est tenu d'observer grande discrétion ; il ne doit pas prêcher ni discourir, il ne doit faire qu'une « brève et sommaire déclaration » des points de la méditation ou contemplation. C'est au retraitant à réfléchir et à trouver par lui-même. Quand il s'agit de

conclure, de prendre une résolution, de faire la réforme de la vie, de choisir un état, celui qui propose les Exercices peut et doit donner des conseils sur la manière de procéder. Mais au retraitant lui-même à se décider, à prendre ses responsabilités. « Celui qui propose les Exercices ne doit pas témoigner d'inclination en faveur de l'un ou l'autre parti ; mais, se maintenant au milieu, à la manière d'une balance, il doit permettre au Créateur d'opérer immédiatement avec la créature, et la créature avec son Créateur et Seigneur ». De même pendant tout le cours de la retraite, le directeur non seulement ne peut pas s'imposer au retraitant comme confesseur, mais il ne peut s'imposer en aucune manière. S'il doit s'informer amicalement des alternatives de désolation et de consolation que traverse le retraitant, ce n'est pas pour se substituer à lui, pour penser et pour vouloir à sa place ; c'est pour aider le retraitant à devenir pleinement lui-même et, comme tel, à agir en pleine liberté, seul à seul, avec son Dieu.

S. Ignace, dans les Exercices, ne parle pas formellement du Corps Mystique. Toutefois, à plusieurs reprises, entre autres au début et à la fin d'exercices plus importants, il demande au retraitant de se mettre en présence de toute l'Église triomphante, « en présence de la Bonté Infinie, de sa glorieuse Mère, et de tous les saints et de toutes les saintes de la Cour Céleste » ; pendant toute la méditation des Deux Etendards il évoque la Cité de Dieu, gouvernée par le doux Roi Jésus-Christ qui, par toute la terre, envoie ses messagers et ses apôtres. Dès la fin de la Première Semaine le regard du retraitant doit se fixer sur Jésus-Christ, le Chef, la Tête du Corps Mystique et il ne pourra plus s'en détacher. Dorénavant les Exercices consisteront avant tout à contempler, à méditer la personne, les actes, les paroles, les sentiments du Chef du Corps Mystique, à se les assimiler, à s'en imbiber, à s'en imprégner jusqu'à la moelle, à se transformer en Jésus-Christ dans un élan d'admiration et d'amour. Telle cette prière qui retentit perpétuellement à travers la Seconde Semaine : « Je demande la connaissance intime du Seigneur qui pour moi s'est fait homme ; afin que je l'aime davantage et le suive ».

A l'école des Exercices, le disciple de S. Ignace s'est habitué à penser par lui-même, à vouloir par lui-même, à prier et à méditer même quand il est seul, en terre chrétienne ou infidèle, séparé de toute pieuse communauté, privé de toute ambiance liturgique. Saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, saint Pierre Canisius et bien d'autres disciples de S. Ignace, à toutes les époques, furent appelés par Dieu et par la Sainte Église à travailler souvent hors du cloître, loin de toute communauté conventuelle, parfois même isolés en terre lointaine au milieu des hérétiques ou des païens. Ils n'en furent pas moins des hommes d'intense recueillement et de prière ardente et prolongée ; les Exercices leur avaient donné une personnalité forte

et tenace qui les rendait capables, quand il le fallait, de se priver de la présence et de l'exemple de leurs frères en religion, du recueillement conventuel et de la bienfaisante splendeur des offices liturgiques. Néanmoins les Exercices ne leur avaient pas appris à se cantonner dans un isolement orgueilleux ; Xavier, Canisius et tous leurs émules restèrent toujours en union étroite avec leurs supérieurs et leurs frères en religion. Quand ils en étaient matériellement séparés, ils multipliaient les lettres pleines de confiance et d'abandon qui donnaient et demandaient le réconfort de l'affection fraternelle et réclamaient les directives de l'autorité.

Dans l'individualisme ignatien, d'aucuns ont voulu voir un reflet de l'individualisme protestant. Il suffit de lire, dans les Exercices, les dix-neuf règles « ad sentiendum cum ecclesia » pour mesurer combien l'auteur des Exercices était dépourvu de la mentalité protestante. Dans toute la trame des Exercices apparaît le même catholicisme foncier. Le vice fondamental de l'individualisme protestant, c'est la négation de l'autorité de l'Eglise et, par conséquent, de tout intermédiaire entre l'âme et Dieu ; pas de véritable sacrement, pas de prêtre et, dans la prière, le fidèle, indépendant de toute autorité et de toute précision doctrinales, peut s'abandonner aux fantaisies du caprice individuel et les accepter comme les inspirations de l'Esprit-Saint. Dans les Exercices, le retraitant doit méditer sur les vérités enseignées par l'Eglise et sur les textes scripturaires dont elle garantit l'authenticité. Toute la première Semaine prépare une bonne confession générale des péchés que le prêtre, délégué de l'Eglise, doit entendre et absoudre. Chaque matin, le retraitant assiste à la sainte Messe, célébrée par le prêtre. Pendant toute la retraite, intervient le directeur. Celui-ci n'est pas un magister tyrannique et tatillon ; il doit « permettre à la créature d'agir seule à seul avec le Créateur ». Mais pour préparer ce cœur à cœur intime, il propose et impose la matière, la manière, le plan et l'heure de chacun des Exercices. Parmi les recommandations fréquentes du directeur, il y a celle d'offrir à Dieu sa prière ou sa résolution par l'entremise de tous les Bienheureux du Paradis et surtout par la médiation de la Sainte Vierge, tous intermédiaires que récuse le protestantisme.

Plus que le moyen âge, les Exercices favorisent l'affirmation et l'éducation de la personnalité ; mais leur individualisme se tient à bonne distance de l'égoïsme effréné et, parfois, monstrueux, des humanistes paganisants. Il ne se confond pas davantage avec l'indiscipline de la mysticité sentimentale des protestants.

*
* *

Méthode, composition harmonieuse, analyse psychologique, tout cela est dans la ligne de l'Antiquité gréco-romaine et dans la ligne

de la Renaissance ; tout cela dérive du culte de la raison, professé par les Anciens et par les humanistes : c'est la raison qui met toute chose à sa place et confère l'harmonie et l'unité ; c'est la raison qui permet à l'homme de voir clair dans les dédales de son âme et de l'âme des autres. S. Ignace est éminemment raisonnable, comme beaucoup de ses contemporains. Toutefois, il ne divinise pas la raison ; il la contient à sa place dans la hiérarchie des valeurs, comme il fait de toutes choses, selon le principe qu'il a formulé dans le Fondement, la méditation qui est au début et à la base des Exercices : « il faut user des créatures dans la mesure dans laquelle elles conduisent à la fin dernière ».

L'auteur des Exercices n'abuse donc jamais de la raison. D'abord parce qu'il n'est pas rationaliste. Tous les Exercices s'appuient sur les vérités révélées et, de plus, ils ne cessent de disposer le retraitant à percevoir, à sentir les paroles divines, les illuminations particulières, strictement personnelles, qui lui sont réservées et qu'il demande humblement au début de chaque méditation. Quand, sous une forme quelconque, il perçoit l'action divine et jouit de la consolation sensible, « il ne doit pas aller plus avant » mais s'arrêter à ce point de la méditation et savourer la parole divine tant qu'elle veut bien se faire entendre. Car, comme dit S. Ignace dans la Seconde Annotation : « ce n'est pas l'abondance de la science qui rassasie l'âme et la satisfait, mais sentir et goûter les choses intérieurement »... Le retraitant médite sur les données de la révélation générale et des lumières personnelles ; mais il ne les étudie pas à la manière dont on use avec une thèse de philosophie ou de théologie ; les Exercices ne sont pas un traité scientifique mais un livre de méditations, méditations qui peuvent être faites par un professeur de théologie comme par un simple fidèle connaissant tout au plus son catéchisme. Il ne s'agit pas de s'adonner à la spéculation et d'enfiler des syllogismes ; mais il s'agit, pour se purifier et se sanctifier, de méditer, de contempler les vérités religieuses fondamentales, de s'en imprégner par le travail de la pensée, chacun selon son degré d'instruction et d'intelligence, mais aussi par l'effort de la volonté, avec la collaboration de l'imagination et du sentiment, de chacun des sens, par l'activité de toute l'âme et de tout le corps.

S. Ignace fait appel formellement et nominalement à chacun des sens et à chacune des facultés. Le plus souvent d'ailleurs, et, d'ordinaire dans les exercices les plus importants, il ne dit pas « méditation » mais « contemplation », pour montrer qu'il n'est pas tant question de raisonner, mais plutôt de se laisser prendre tout entier, corps et âme, par un spectacle : celui, par exemple, des souffrances du Christ dans sa Passion ou de sa gloire dans sa Résurrection. Au moment crucial où le retraitant doit donner à la retraite sa conclusion pratique, quand il doit se décider pour un état de vie ou pren-

dre les résolutions concrètes qui réformeront son âme, S. Ignace lui signale trois temps qui conviennent pour une bonne élection : le premier, dans lequel Dieu manifeste directement et sans aucune ambiguïté sa volonté, comme il fit avec saint Paul sur le chemin de Damas ; le second pendant lequel « on perçoit beaucoup de clarté et de connaissance par l'expérience des consolations et des désolations et par l'expérience du discernement des différents esprits » ; le troisième, « le temps tranquille où l'âme n'est pas agitée par les divers esprits et utilise librement et tranquillement ses puissances naturelles ». Uniquement dans ce dernier cas, l'activité de la raison est prépondérante bien que toujours guidée par la prière. Mais, dans le premier et dans le second temps, nous sommes très loin du domaine de la raison pure ; nous séjournons dans des régions surnaturelles qui enveloppent, pénètrent, transforment l'homme tout entier et dans lesquelles le retraitant multiplierait les faux pas s'il n'avait pas à sa disposition les Règles du discernement des esprits : règles précieuses, qui ne sont ni rationalistes, ni même simplement raisonnables ; elles sont le fruit des expériences, tantôt douloureuses, tantôt béatifiantes faites par S. Ignace sous la conduite imprévisible et mystérieuse du Maître Divin. Ces Règles cependant portent la marque de la Renaissance en ceci que le rédacteur les a mises en ordre, sous une forme claire et concise.

Loin de concéder monopole ou simple prépondérance aux abstractions rationnelles, S. Ignace ne cesse d'exiger de la puissance imaginative d'importantes prestations. Au début de la plupart des exercices doit se faire la « composition de lieu » : le retraitant doit se mettre en imagination dans le paysage, le décor, l'atmosphère du mystère à méditer. Par exemple, avant de « contempler » l'Incarnation, il faut « voir la grande capacité et l'amplitude du monde, où habitent des peuples si nombreux et si divers ». De même ensuite « il faut voir en particulier la maison et les appartements de Notre-Dame dans la cité de Nazareth et la province de Galilée ». Chacune des méditations ou contemplations principales doit être recommencée plusieurs fois, entre autres sous la forme de « l'application des sens ». On connaît le détail de ce procédé : « Le premier point consiste à voir les personnes par le regard de l'imagination, méditant et contemplant dans le détail des circonstances... Le second point consiste à entendre par l'ouïe ce que ces personnes disent ou peuvent dire... Le troisième point consiste à percevoir et à goûter par l'odorat l'infinie suavité et douceur de la divinité, de l'âme et des vertus de celle-ci et des autres choses, selon la qualité de la personne que nous contemplons... Le quatrième point à toucher par le sens du tact, par exemple embrasser et baiser les lieux où telles personnes mettent leurs pas... » Ici, plutôt qu'à la Renaissance, nous sommes au moyen

âge et nous revient en mémoire la Ballade que fit Villon « à la requeste de sa mère pour prier Notre-Dame » :

« Femme je suis povrette et ancienne,
Qui riens ne scay, oncques lettre ne leuz ;
Au moustier voy dont suis paroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnés sont boulluz ;
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir ».

Le théâtre, lui aussi, au moyen âge, d'ordinaire était édifiant et, comme les vitraux, les tableaux et les statues dans les églises il contribuait à instruire et à moraliser le peuple fidèle. A leur manière, les Exercices de S. Ignace continuent le drame religieux médiéval. L'exercitant, qui contemple une scène de l'Évangile, doit non seulement évoquer le décor, voir et entendre les personnages, mais il doit lui-même intervenir et « jouer ». Il converse avec Notre-Seigneur et Notre-Dame. Devant la crèche du Seigneur nouveau-né, le retraitant se fait « le petit pauvre et petit serviteur indigne, regardant les saints personnages, les contemplant et les servant dans leurs nécessités, comme si vraiment il était là présent, avec toute la soumission possible et le respect ».

Dans les Exercices non seulement l'imagination sensible et les cinq sens doivent intervenir, mais tout le corps est mobilisé pour préparer, pour maintenir, pour renforcer au maximum la pénétration profonde et durable de la vérité dans la personne tout entière. Le retraitant devra toujours veiller, avec le plus grand soin, sur son attitude physique : il se tiendra debout, assis, agenouillé, couché sur le dos, étendu sur la poitrine selon que ces divers maintiens favorisent plus ou moins sa dévotion. Dans le même but il adaptera la qualité et la quantité de la nourriture qu'il se permettra et des pénitences corporelles qu'il s'imposera. S. François-Xavier, quand il fit pour la première fois les Exercices, suivit ces directives. Habilement et courageusement, il mettait le corps au service de l'âme et de l'oraison ; parfois, la nuit, il s'étendait à même le dos sur le sol glacé, et, les yeux rivés sur le firmament, il louait Dieu dans la splendeur des étoiles.

*
* *

Plus encore que les sens et l'imagination, la sensibilité affective imprègne tous les Exercices et y prépare, y guide, y prolonge l'activité de la raison raisonnante. Tous les sentiments avouables y sont utilisés, mais surtout l'amour de Dieu. Déjà la Première Semaine se termine par le pathétique colloque de la miséricorde avec le Christ

pantelant sur la Croix : « Qu'est-ce que le Christ a fait pour moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour le Christ ? Que ferai-je pour le Christ ?... ». Dans la suite, jusqu'à « la Contemplation vers l'amour » qui conclut la Quatrième Semaine, la grâce principale, sollicitée sans répit, c'est de mieux connaître, mieux aimer et suivre Jésus-Christ... Tous les Exercices, même ceux où la part la plus large est laissée à la réflexion, sont une prière et donc toujours une conversation avec Dieu, dont la présence souveraine n'est jamais oubliée. Vers la fin de chaque exercice, S. Ignace veut que la conversation devienne plus affectueuse, plus libre, plus spontanée, « telle la conversation d'un père avec son fils, d'un ami avec son ami » ; c'est ce qu'il appelle le « Colloque », un des sommets de l'exercice, le moment où l'âme s'approche le plus près de Dieu et subit le plus profondément les touches de la grâce divine. Dans un de ces « Colloques », le retraitant, s'il est fidèle et généreux, parviendra à désirer sincèrement, à la fin de la Seconde Semaine, le troisième degré d'humilité, ce point culminant de l'amour et où l'amour a des raisons que la raison ne connaît pas. En effet, ce degré d'humilité consiste à choisir la pauvreté et les opprobres pour cette seule raison que le Christ a été pauvre et humilié et que l'amour sincère exige la ressemblance complète de ceux qui s'aiment. C'est la folie de la croix, une folie sublime, que seule peut inspirer la folie de l'amour.

Les Exercices sont couronnés par la « Contemplation vers l'amour », qui s'achève dans la prière héroïque et ardente « Sume ac suscipe ». Celui qui comprend et accepte pleinement tous les termes de cette brève et sublime offrande est un vaincu de l'amour et il s'est engagé réellement, dès ici-bas, dans les mystères de l'union divine. D'ailleurs, dès le premier jour des Exercices, il avait cheminé vers cet engagement et, de degré en degré, le regard et le cœur fixés sur Jésus-Christ, il avait avancé, il avait lutté, il était monté. De plus en plus il s'était dépouillé des sentiments égoïstes et vulgaires ; de plus en plus il s'était laissé envahir par la flamme de l'amour éternel. Maintenant, à l'issue des Exercices, peut-être Dieu ne l'a-t-il pas encore admis à l'intérieur du cellier mystique proprement dit. Mais il est aux abords. S. Ignace, auquel il s'est confié, ne lui a pas fourni les moyens de mériter une entrée que personne ne mérite jamais. Mais, du moins, il lui a montré comment il fallait enlever de son cœur tous les obstacles qui empêchent la grâce supérieure de s'offrir et de se donner.

*
* *

Les humanistes parlent souvent de la raison ; et, souvent aussi, de la nature. C'est, pour eux, surtout la nature humaine ; volontiers ils protestent contre le traitement que le moyen âge infligeait à cette **nature. Tel, comme beaucoup d'autres, Rabelais, qui édifie la plai-**

sante abbaye de Thélème et donne à ses moines et à ses moniales comme devise : « Fais ce que veux ». Pour les Thélémites et leurs semblables abnégation et mortification sont choses barbares à l'endroit desquelles ils éprouvent une profonde répugnance. Sur ce point, ils sont en désaccord absolu avec les Exercices dont le mot d'ordre, formellement proclamé et sans cesse inculqué, est : « agere contra », car « la mesure de notre renoncement sera la mesure exacte de notre progrès dans la vie spirituelle ». Toutefois, ici comme ailleurs, S. Ignace introduit de la méthode et il veut que l'on soit raisonnable. Par exemple, dans les règles « pour modérer l'usage de la nourriture » il formule, sur la manière d'user de la pénitence du corps, neuf conseils très précis et très prudents qui, tout en ne s'inspirant pas de la paresse ou de la lâcheté, maintiennent néanmoins la macération physique à sa place d'auxiliaire, indispensable mais subordonnée, de l'âme et de toutes ses activités pénitentielles, contemplatives et autres. Tandis que, parfois, les Pères du Désert et les ascètes du moyen âge semblaient rechercher la mortification pour elle-même, risquaient de ruiner le corps et, par le fait même, l'âme, sa compagne inséparable et son soutien.

*

* *

Si les humanistes ont divinisé la raison, la volonté, sa sœur et son intime collaboratrice, devait avoir sa part de leurs fervents hommages. En fait, dans les Pays-Bas surtout et en France, dès le XVI[e] siècle, la philosophie volontariste, la philosophie stoïcienne jouit d'une grande vogue. D'ailleurs, même en Italie, pays de la beauté, des artistes et de la philosophie néo-platonicienne, dominée par l'esthétisme, Machiavel préconise la « virtù », c'est-à-dire non pas l'honnête vertu, mais la force du corps et de l'âme, mise au service de l'ambition. Un des éléments principaux de cette « virtù » consiste à sacrifier délibérément, froidement, totalement à la morale du succès la morale tout court. Les Exercices font une large part à l'éducation de la volonté, comme il est d'ailleurs inévitable dans une doctrine dominée par l'agere contra. Les préceptes de l'art de vouloir de S. Ignace sont peu nombreux, simples mais précis et pratiques ; ils ne s'égarent pas dans le secondaire et l'accidentel ; ils mettent leur auteur au premier rang parmi les professeurs d'énergie.

Le but suprême et le principal moyen des Exercices, c'est l'amour divin. Mais S. Ignace nous avertit que l'amour ne consiste pas seulement en paroles et en sentiments : il consiste avant tout à donner. Donc il ressortit au premier chef à la volonté. Tout au début des Exercices, S. Ignace montre la grande importance qu'il attribue à la volonté en déclarant dans la troisième Annotation : « ... dans les actes de la volonté, lorsque vocalement ou mentalement nous parlons avec Dieu Notre-Seigneur ou avec ses saints, il est requis un

plus grand respect que tandis que nous nous servons de l'intellect pour intelliger ».

De cette volonté, dès la cinquième Annotation, il s'empare. Il la dilate au maximum et il lui propose une perspective indéfinie : « Il est très utile au retraitant d'entrer dans les Exercices avec grand courage et libéralité envers son Créateur et Seigneur, lui offrant tout son vouloir et sa liberté, afin que Sa Majesté divine dispose de lui et de tout ce qu'il possède selon sa très sainte volonté ».

Néanmoins ce n'est encore là que de la bonne volonté très générale. Dans la suite S. Ignace, peu à peu, enseignera à son disciple l'art difficile de passer des désirs aux résolutions, des mots aux actes, et il le dégagera de toutes les illusions par lesquelles, si aisément, l'homme s'imagine pratiquer la vertu et même l'héroïsme, alors qu'il commence à peine de se dégager des attitudes velléitaires. A ce Tartarin de l'ascétisme, il est rappelé que vouloir c'est prévoir, réaliser à l'avance, par une vue très précise et très concrète, ce que l'on veut faire ainsi que toutes les circonstances réelles, au milieu desquelles il faudra agir. Le candidat à la perfection est averti que tantôt il baignera dans l'euphorie spirituelle, tantôt il se débattra dans un profond malaise, mais aussi que ni la consolation ni la désolation ne sont définitives et que dans la première, il faut éviter la présomption, dans l'autre le découragement.

Pour aider son disciple à se garder de ce double écueil, S. Ignace a rédigé les règles « pour le discernement des esprits ». Ce ne sont pas des recettes magiques, dont l'application littérale opère immédiatement et déclenche dans l'automate le geste désiré. Tous ces conseils visent à soutenir et à développer la volonté libre en la nourrissant de fortes convictions, en la soulevant au-dessus d'elle-même par l'ardeur du sentiment, en décuplant sa confiance et sa vigueur par le recours perpétuel à la prière, qui met à sa disposition tous les trésors de la force divine elle-même.

Dans les Exercices, souvent la prière est déjà un acte de volonté et de générosité. Elle n'aura rien de l'improvisation ni de la rêverie, mais elle suivra une plan et observera une méthode. Entre autres prescriptions, il y aura celle de ne pas écourter le temps assigné à chaque exercice ; et même, si l'exercice s'est déroulé sous le signe de la désolation, il faut dépasser quelque peu les limites prévues afin, « non seulement de vaincre mais de prosterner l'ennemi ». Expression énergique qui montre bien toute l'importance que son auteur attribuait à l'éducation et à la vigueur de la volonté. Au début de chaque exercice, il faut « demander ce que l'on veut », c'est-à-dire le fruit de l'exercice, telle lumière déterminée et la force d'y conformer sa conduite. Ainsi, avant même d'avoir médité, la volonté, humblement, pieusement, mais déjà très effectivement, se décide à faire ce que **Dieu va lui demander et qu'elle ne connaît pas encore très bien.**

Peut-être le moment des Exercices où la prière semble produire son maximum d'efficacité, comme prélude à l'action généreuse elle-même, c'est le postscriptum qui clôture la méditation des Trois Binaires : « Quand nous éprouvons de la répugnance pour la pauvreté actuelle, quand nous ne sommes pas indifférents à l'endroit de la pauvreté ou des richesses, il est utile, pour éteindre cette disposition désordonnée, de demander dans les colloques que le Seigneur place le retraitant dans la pauvreté effective. Et celui-ci protestera qu'il veut cela, le demande avec supplications, pourvu que ce soit le service et la louange de la Divine Bonté. » C'est un aveu de faiblesse, c'est une prière, ce sont des paroles, mais c'est déjà aussi un acte et un acte héroïque.

*
* *

Du moyen âge, les Exercices ont hérité une foi catholique, ardente, inébranlable, indiscutée. Dans les Exercices aucune trace d'inquiétude religieuse. Aucune intention apologétique non plus. Néanmoins, quel meilleur moyen pour fortifier la foi que de méditer la vie de Jésus-Christ, de cette Personne qui, par elle-même plus encore que par sa doctrine, constitue le christianisme. L'amour ardent pour le Sauveur, qui brûle tous les Exercices, S. Ignace ne l'a-t-il pas aussi reçu du moyen âge « où nous rencontrons les amis de Jésus les plus tendres, peut-être, dont l'histoire fasse mention (2) » ?

Les Exercices sont également médiévaux parce qu'ils sont catholiques, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire universels, faits pour tous les fidèles et non pas seulement pour une ou deux catégories. Ils ne s'adressent pas exclusivement aux théologiens ou aux esprits instruits et distingués, ou aux religieux actifs ou aux contemplatifs ou aux riches ou aux pauvres ou aux Espagnols ou aux Français. Ils s'adressent à tous les fidèles de la chrétienté occidentale qui, au moyen âge, était encore intégralement « catholique » et n'était pas encore morcelée par le protestantisme et ses innombrables avatars. Toutefois cet universalisme des Exercices n'est pas tel que le premier venu puisse avec profit suivre, du commencement jusqu'à la fin, la route ainsi tracée et jalonnée. S. Ignace prévient que, de ses Exercices, il faut prendre ou laisser selon le captum et la générosité de l'exercitant. Surtout une certaine dose de générosité initiale est indispensable. Quant à l'intelligence et la science, le minimum requis, même pour faire tous les Exercices, est atteint par celui qui connaît bien le catéchisme.

Les Exercices sont aussi du moyen âge parce que chacun d'eux est un petit drame religieux, aux vives couleurs et dont le retraitant est un des principaux acteurs. L'ensemble des Exercices est un vaste

(2) L. de Grandmaison, dans *Jésus-Christ*, II, p. 642.

« mistère de la Passion » qui ne se représente pas sur le « hourd », mais dans l'imagination, le cœur et la cellule du retraitant.

Enfin, si la composition parfaitement équilibrée des Exercices peut se réclamer des Anciens et des humanistes, leur style ne tient guère compte des procédés et des ornements de l'art d'écrire et rivalise en nudité avec les phrases les plus dépouillées de la littérature médiévale, d'ordinaire si peu préoccupée de la forme et de ses élégances. Encore convient-il de ne pas exagérer la pauvreté du style des Exercices. Il a du moins le mérite d'une clarté parfaite. Jamais non plus il n'est ni trop long ni trop court. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les Exercices ne sont pas un recueil de sermons, encore moins de poèmes, ils ne sont même pas un traité proprement dit, mais une série de « points » sommaires et de conseils succincts. C'est aux retraitants, chacun selon sa manière personnelle, à développer et à vivifier ces schèmes sans se dérober à leurs directives.

* * *

Un chrétien vient de faire tous les Exercices de saint Ignace. Va-t-il se procurer les chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine et se plonger dans l'étude de l'Antiquité ? Pas une seule fois, Ignace ne lui a parlé de Rome et d'Athènes et de leur civilisation.

Va-t-il, dorénavant, vouloir à tout prix s'élever au-dessus du commun, pour devenir quelqu'un, un homme qui ne soit pas le premier venu et, de la sorte, acquérir la notoriété et peut-être la gloire ? Jamais saint Ignace ne compose avec l'ambition. Toutefois il ne cherche pas à l'annihiler purement et simplement dans le cœur de son disciple ; il s'efforce plutôt de la supprimer en la transformant, en la sublimant.

Le disciple de saint Ignace met de l'ordre dans sa vie et dans son âme. Dans tout ce qu'il pense, dans tout ce qu'il aime, dans tout ce qu'il fait, Dieu occupe un sommet transcendant et c'est le regard toujours fixé vers cette cime divine qu'il établit et maintient, en lui et hors de lui, la hiérarchie des valeurs. Le progrès de la science et des arts, ni le dévouement au prochain, ni même le salut des âmes ne sont pour lui le premier moteur de la pensée et de l'action, mais la plus grande gloire de Dieu. Si Dieu veut qu'il enseigne les langues et les littératures de l'antiquité, il étudiera Démosthène et Cicéron avec une ardeur communicative, la même avec laquelle il manierait le pinceau et l'ébauchoir s'il avait une vocation artistique. Mais, dans l'un ou l'autre cas, cette ardeur communicative ne détourne pas de Dieu son regard. Professeur, savant, artiste, diplomate, industriel, médecin, il remplira tous ses devoirs professionnels et se distinguera au premier rang de ses confrères, car ainsi le demande la volonté divine. Mais il n'acceptera aucun des sophismes, mis à la mode par trop d'humanistes, et qui s'expriment dans de brèves et spécieuses formules : « L'art pour l'art », « Au service de l'État perfidie et cruauté deviennent vertus », « Les affaires sont les affaires ».

Le disciple de saint Ignace met de l'ordre dans sa journée. A la

place d'honneur la prière. Méthodique et prévoyant, il a déterminé à l'avance le moment, l'étendue, la forme de cette oraison qui, d'ordinaire, sera une contemplation des mystères de la vie de Jésus-Christ.

Plus que tout, l'homme des Exercices est un homme de cœur. Son grand amour est Jésus-Christ et, au fond, c'est un contemplatif plus qu'un homme d'action. Bien que son oraison soit plus érémitique que cénobitique, néanmoins l'homme des Exercices, quand il prie ou quand il agit, voit les cieux entr'ouverts et toute la Cour céleste. Toujours aussi est présente à son esprit la terre entière qu'il veut conquérir sous la direction et au profit du grand chef Jésus.

Cet homme des Exercices, concentré, méthodique, réfléchi, volontaire, recueilli, brûlant d'amour appartient-il à la Renaissance ou au moyen âge ? De manière exclusive et totale ni à l'une ni à l'autre. Mais il semble prolonger le moyen âge plutôt qu'inaugurer la Renaissance et l'une de ses attitudes fondamentales est inspirée par le désir de combattre la Renaissance. Celle-ci, fidèle à l'Antiquité, exaltait comme une vertu l'amour de la gloire ; S. Ignace, au contraire, sans répit, exalte l'humilité et recommande l'humiliation.

Issus au confins du moyen âge et de la Renaissance, les Exercices ont-ils, au vingtième siècle, conservé assez d'actualité pour être encore efficaces ? Universels au XVI^e^ siècle, les Exercices ne contiennent-ils pas certains éléments propres au XVI^e^ siècle et qui les rendent moins utilisables au XX^e^ siècle ? Même à y regarder de fort près, il y a dans les Exercices bien peu de choses qui conviennent moins à notre époque et qu'aujourd'hui il faut laisser tomber ou qu'il faut adapter. Ces quelques éléments, plus ou moins démodés, se rencontrent, sans doute exclusivement : dans la Contemplation du Règne du Christ, nous ne sommes plus aux temps de la chevalerie et de la croisade. Pour tout le reste les Exercices n'ont pas vieilli.

Sur plusieurs points importants ils sont même plus actuels que jamais. Par exemple, combien, aujourd'hui, plus nombreux peut-être encore qu'au XVI^e^ siècle, se laissent empoisonner par l'ambition et l'arrivisme. En tout cas plus nombreux qu'au XVI^e^ siècle sont, maintenant, ceux qu'une erreur tragique entraîne à ne vivre que pour s'enrichir. Aujourd'hui, pour beaucoup, l'homme idéal c'est l'homo oeconomicus, ce monstre vautré dans la matière, et qui excelle à déclencher toute la gamme des guerres civiles, internationales et mondiales. Or les Exercices, sans répit, réprouvent l'amour des richesses et ils exaltent, comme l'origine première de toute vertu et de toute sainteté, l'amour de la pauvreté spirituelle et actuelle.

Facultés Notre-Dame de la Paix, Namur. Adrien MATIVA, S. I.